NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

89 Nº 6 1967

À travers les enseignements de Paul VI. Connaître Jésus-Christ. croire en Jésus-Christ aujourd'hui. Vocation. La vie religieuse

Paul TIHON (s.j.)

p. 637 - 646

https://www.nrt.be/es/articulos/a-travers-les-enseignements-de-paul-vi-connaitre-jesus-christ-croire-en-jesus-christ-aujourd-hui-vocation-la-vie-religieuse-1607

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Parmi les sujets abordés par le Pape dans ses multiples messages, discours, allocutions ou homélies de ces derniers mois, certains thèmes reviennent avec plus de fréquence. Comme cela fut fait déjà précédemment, il nous a paru commode d'en regrouper un certain nombre, en nous laissant guider par la perspective théologique et pastorale qui est celle de la Revue [1].

Connaître Jésus-Christ

Au centre de l'Eglise, il y a un « foyer de lumière », le Christ [2]. A lui le Concile a tout rapporté « non seulement comme au fondateur, mais aussi comme au chef, à la source, à l'animateur, par l'action de l'Esprit Saint, de son Corps *mystique qui est l'Eglise*». En elle, « *il n'est rien qui ne se réfère à lui* et ne provienne de lui. L'incarnation porte la nature humaine à son degré le plus élevé ; dans le Christ, l'homme se réalise selon une expression suprême : *forma Dei*, « image de Dieu » (cfr *2 Co* 4, 4). C'est pourquoi le Christ est le prototype, le modèle, l'exemple de toute perfection humaine. Il est de plus le Rédempteur, et donc l'unique Médiateur — primordial et suffisant — entre Dieu et l'homme ; il est l'auteur de la grâce, personne ne se sauve sans lui ; tous, nous dépendons de sa plénitude (*Jn* 1, 16) ... Notre pensée, notre piété doivent être orientées vers le Christ ; et, en un certain sens (c'est-à-dire dans le sens où il est reconnu comme le premier, l'unique, celui qui est au-dessus de tout, qui est nécessaire, universel) vers lui seul ».

C'est pourquoi le témoignage apostolique porte avant tout sur le mystère de l'Incarnation ; « le Messie est né, il est le centre de l'humanité ; celui qui sait ce qu'il y a dans l'homme (*Jn 2, 25*) ; celui vers qui, consciemment ou inconsciemment, se tournent tous les hommes ; celui de qui, consciemment ou inconsciemment, tous les hommes attendent la solution suprême » [3] — au point qu'on peut parler d'un « besoin de croire au mystère de l'Incarnation » présent

---

1. Ce choix est donc loin de mériter le titre de « chronique » ; il doit bien laisser de côté maints textes remarquables à plus d'un titre. Signalons entre autres la Lettre apostolique du 29 janvier 1967 consacrée à saint François de Sales pour le IVe centenaire de sa naissance (texte lat. dans *L'Oss. Rom.* du 29 janvier ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1489, 5 mars 1967, col. 385-398) ; l'allocution du 4 janvier aux Commissions diocésaines italiennes de liturgie et d'art sacré, sur la nécessité et la fécondité de l'art mis au service de la liturgie (texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 5 janvier 1967 ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1487, 5 février 1967, col. 235-238) ; les encouragements donnés à l'école catholique, « affirmation vivante et effective... de la liberté scolaire » (Allocution du 30 déc. 1966 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 31 déc. 1966 ; tr. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1488, 19 févr. 1967, col. 308-310).

2. Audience gén. du 23 nov. 1966 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 24 nov. 1966 ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1484, 18 déc. 1966, col. 2121-2123.

3. Allocution au cours de la messe de minuit, 25 déc. 1966, à Florence ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* des 26-27 déc. 1966 ; trad. fr. dans *La Doc. Cath.*, n° **1486 (15 janv. 1967) col. 113-118.**

« au fond du cœur de quiconque » (ibid.). « Un dans la Personne divine du Verbe, qui associe à sa divinité l'humanité de Jésus, l'homme-Dieu, notre Sauveur, notre Maître, notre Frère, Souverain Prêtre entre le ciel et la terre, est le centre de l'histoire et de l'univers. Celui qui prend conscience de cet événement ne peut s'occuper de rien d'autre... tout se concentre et s'éclaire dans le Christ. Et la grande merveille, c'est que... ce fait prodigieux... nous concerne personnellement, d'une façon non pas accidentelle et fortuite, mais essentielle. Il lie notre destinée. Personne ne peut faire abstraction du rapport que la naissance du Christ établit entre lui et chacun de nous » [4].

Dès lors « le premier devoir que nous, les hommes, nous avons envers ce frère mystérieux venu au milieu de nous... est de le connaître. La première connaissance est sensible —, c'est celle... qui nous fait contempler en quelque sorte avec les yeux du corps. C'est là une forme très naturelle de connaissance, que le Christ a voulu donner aux privilégiés qui ont pu l'approcher pendant sa vie temporelle, « en ce temps-là », comme nous lisons dans l'Evangile de la messe. C'est une forme de connaissance très enviable, dont nous voudrions tous bénéficier, les saints plus que quiconque (...). Mais cette connaissance sensible a eu un rôle initial, partiel et passager : donner une certitude concrète, positive, historique, à ceux qui, par la suite, auraient la mission par leur prédication de témoigner de la réalité humaine et prodigieuse de Jésus ». A nous qui « cheminons dans la foi », s'impose toujours « le problème et le devoir de le connaître ». « Est-ce que je le connais vraiment ? Est-ce que je le connais assez ?... Personne ne peut répondre de façon satisfaisante à ces questions, non seulement parce que la connaissance du Christ pose des problèmes tels et suppose des profondeurs telles que seule l'ignorance, et non pas l'intelligence, peut prétendre avoir une notion satisfaisante du Christ ; mais aussi parce que tout progrès accompli dans la connaissance du Christ, au lieu de calmer notre soif de connaissance, la rend plus vive. L'expérience de ceux qui étudient, et encore plus celle des saints, est là pour nous le montrer » [5].

La source de la connaissance du Christ est d'abord pour nous l'Evangile, que les fidèles doivent lire et étudier « avec une sainte passion ». Paul VI réagit contre l'actuelle « dévalorisation du contenu historique » des Evangiles, « spécialement des chapitres qui parlent de la naissance de Jésus et de son enfance » ; bien que ce problème comporte « de grandes difficultés », le chrétien peut avoir « la consolante sécurité que ces pages ne sont pas des inventions de l'imagination populaire, mais disent la vérité » (*ibid.*). Citant le cardinal Bea, le Pape rappelle que si les auteurs du N.T. n'ont pas « un souci historique dans le sens où l'entend l'historiographie gréco-latine », la notion même qu'ils ont du témoignage inclut un « souci des événements du passé comme tels, (une) intention de rapporter et de transmettre fidèlement les faits et les données du passé » (*ibid.*).

Mais « la connaissance du Christ (...) ne porte pas seulement sur le fait historique », elle est « plus profonde, plus essentielle et plus mystérieuse », elle est « connaissance théologale dans laquelle s'accomplit un processus de connaissance facile mais complexe, qui aboutit à l'acte de foi (...). Aujourd'hui encore et aujourd'hui plus que jamais,... l'humanité qui pense, qui étudie, qui souffre... entrevoit que se cache en Jésus-Christ un secret qui semble tout expliquer et être impossible. On discute toujours, d'une façon passionnée et déconcertante, sur la fameuse question que Jésus-Christ posait sur lui-même

---

4. Audience gén. du 21 décembre 1966 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 22 déc. 1966 ; tr. franç. dans *La Doc. cath.*, n° 1486 (15 janv. 1967), col. 124.

5. Aud. gén. du 28 déc. 1966 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 29 déc. 1966 ; tr. fr. dans *La Doc. cath., ibid.*, col. 125-128.

à ses disciples : « Au dire des gens, qui est le Fils de l'homme ? » (*Mt* 16, 13). La réponse de Pierre : « Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant » (*ib.*, v. 16), « est le fruit d'une révélation. Cette révélation est en soi universelle, mais elle sera donnée seulement aux humbles, à ceux qui accepteront d'être disciples d'une science authentiquement divine, supérieure à la science humaine ». C'est la même foi qui est sans cesse reprise dans « la théologie christologique que l'Eglise catholique garde et répand », et qui « a trouvé dans les successeurs de Pierre, en communion avec l'Eglise d'Orient et d'Occident, sa formulation pleine et assurée » [6].

Ce mystère de la personnalité de Jésus, que « nous n'aurons jamais fini de sonder » vient de son rapport unique à Dieu. Il est « médiateur entre deux connaissances qui se rattachent à lui et qui partent de lui en deux directions différentes. Jésus, disons-nous, est le médiateur entre Dieu et l'homme (*1 Tm* 2, 5) ; Jésus, ajouterons-nous, révèle Dieu et l'homme. Si nous voulons vraiment connaître l'homme, c'est à lui encore que nous devons le demander. De Jésus part la voie qui s'élève à la vraie connaissance du Père céleste, de la vie intime et infinie de Dieu, de la Très Sainte Trinité. De Jésus part la voie qui descend à la vraie connaissance de l'humanité, au mystère de l'homme, de sa nature, de sa destinée (...). Jésus, on le sait, ne révèle pas que lui-même... Il révèle également Dieu. Mais ce qui aujourd'hui intéresse ceux qui étudient, c'est d'observer que Jésus révèle Dieu en Jésus lui-même ; qui le voit (Jésus l'a dit lui-même), voit le Père (cfr *Jn* 14, 9). Saint Paul affirme deux fois qu'il est l'image de Dieu » (*2 Co* 4, 4 ; *Col* 1. 15 ; cfr FEUILLET : *Le Christ Sagesse de Dieu,* p. 113 s.). Devons-nous ne pas aller plus loin dans notre recherche de Dieu ? Devons-nous renoncer à notre ambition de tendre à la transcendance de Dieu, avec tout ce qu'elle comporte de sacré, de théologique, de mystique et d'ineffable, pour nous arrêter à la vision du visage humain du Seigneur et à la conscience de notre commune destinée avec Lui ? C'est là une des nouvelles tentations qui peuvent faire tomber la foi, contredire la Parole du Christ sur sa mission (cfr *Jn* 1, 18 ; 16, 25, etc.), étouffer le sens de la vérité du Dieu vivant, désacraliser l'Eglise et finalement éteindre la vie chrétienne, nier son secret, sa force qui est la rencontre du Dieu Amour avec l'homme avide de salut. C'est dans la paternité de Dieu que réside le principe suprême de la fraternité humaine. Si, pour chercher l'humanité, nous venons à perdre la foi et la grâce de la paternité de Dieu, nous perdrons en même temps la raison première que nous avons d'appeler les hommes nos frères. Non, il faut rappeler que Jésus est la voie qui nous introduit dans le monde divin, tout comme il est la voie qui s'ouvre sur les horizons de la vie humaine. L'une et l'autre voie se rejoignant pour aboutir à cette rencontre que saint Augustin a souvent décrite dans ces deux mots célèbres : misère et miséricorde (cfr *Enarr. in Ps. 32* ; *P.L.*, XXXVI, 287 ; cfr CONGAR : *Jésus-Christ,* 1) [7].

C'est bien parce qu'il manifeste Dieu dans l'histoire que Jésus est reconnu comme le Christ, celui qui inaugure « le merveilleux royaume de Dieu ... Christ veut dire Roi consacré, empli de l'Esprit Saint, représentant de Dieu dans le monde. Le sens de ce mot est universel et central pour toute l'humanité, il ne se limite pas à l'histoire juive, il s'étend au monde entier, à tous les temps, à tous les hommes, à nous-mêmes. Nous sommes aujourd'hui invités à reconnaître dans le Christ le centre de notre destinée, notre Maître, notre Sauveur, le Dieu fait homme, celui qui est principe et fin de notre histoire temporelle

---

6. Aud. gén. du 4 janvier 1967 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 5 janvier ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1488 (19 févr. 1967), col. 293-296.

7. Aud. gén. du 1er févr. 1967 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 2 févr. 1967 ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, *ibid.*, col. 301-302.

et spirituelle, celui qui est présent et que pour notre bonheur et notre joie nous pouvons reconnaître comme étant la voie, la vérité et la vie, comme il s'est défini lui-même ». En cette homélie où il s'adresse à des jeunes, Paul VI souligne encore « que le Christ est la joie du monde, qu'il est notre joie » et dès lors « que la vie chrétienne n'est ni triste, ni malheureuse » : au contraire, « seule elle sait jouir vraiment des biens honnêtes et des heures de bonheur de cette vie. Seule elle sait en toute circonstance de la vie trouver les motifs et les formes d'une joie secrète et inépuisable ». Jésus est aussi « notre paix » (*Ep* 2, 14). Car « si la paix est l'ordre dans la justice et dans la sagesse, si elle est le résultat communautaire non pas de la domination, de la vengeance, de la terreur, de la violence, mais des sentiments collectifs concourant au bien commun ; si la paix est le fruit de la liberté, du pardon, de la fraternité, de l'amour », il est bien certain qu'une telle paix, « nous ne pourrons la trouver que dans le Christ, dans ses enseignements et dans ce courant mystérieux d'énergies spirituelles vraies qui émane de lui et que nous appelons la grâce. C'est là seulement que nous trouverons une paix vraie, continuellement en train de se créer et de se recréer, capable d'alimenter, de soutenir et de sublimer les efforts que font les hommes pour obtenir la paix, une paix à eux souvent éphémère et fragile, lorsqu'elle n'est pas hypocrite et oppressive ». Cette paix, le rôle de la jeunesse est de l'annoncer dans le monde : « il appartient aux jeunes, à vous, de proclamer la présence et la mission du Christ en notre temps. Il appartient à votre goût instinctif de la liberté et du courage, de libérer du scepticisme des générations passées cette période historique incertaine et désabusée... Il vous appartient d'avoir assez d'audace pour reconstruire le monde moderne sur les bases de la foi » [8].

Croire en Jésus-Christ aujourd'hui

La foi des chrétiens : cette attitude paradoxale dans notre monde, Paul VI en parle souvent [9].

Tout d'abord, la foi du chrétien ne l'installe pas dans une sécurité paresseuse. « Celui qui a reçu la foi et se trouve vitalement inséré dans l'Eglise, n'est-il pas déjà en possession de tout ce qu'il lui faut pour être sauvé ? La tentation surgit en des sens divers chez les catholiques ou chez les protestants, de dire : la foi ne suffit-elle pas ? Réfléchissons sur l'attitude catholique, sur la nôtre, fils de notre sainte Eglise. N'est-il pas vrai que nous sommes souvent accusés d'être tellement satisfaits de nous savoir dans la vérité et de nous sentir si bien guidés et assistés par le Magistère et le ministère de l'Eglise que nous nous dispensons de faire d'autres efforts pour rechercher la vérité ? Nous avons l'heureuse impression d'être embarqués sur le navire du salut, et nous ne pensons pas au reste ; le navire nous porte de lui-même au port final ; il suffit

---

8. Homélie à St-Pierre, le dimanche des Rameaux 19 mars 1967 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* des 20-21 mars 1967 ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1492 (16 avril 1967) col. 707-711.

9. Cfr *N.R.Th.*, 89 (janvier 1967) 67-71, diverses réflexions du Saint-Père en face d'une certaine baisse ou fléchissement de la foi ; *ibid.* (avril 1967) 421-423, son exhortation à un renouveau de la foi, « besoin pressant de l'heure actuelle ». La même préoccupation transparaît dans sa Lettre aux catholiques hollandais à l'occasion de l'ouverture du Concile pastoral (27 nov. 1966 ; cfr trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1485 du 1er janv. 1967, col. 11-12), et dans l'Audience générale du 11 janvier 1967 où il oppose le « subjectivisme des modernes » à « l'objectivité du donné révélé » (texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 12 janvier 1967 ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1488 du 19 février 1967, col. 297-298).

que l'heureux passager se tienne tranquille et s'acquitte de quelques modestes observances habituelles pour être en sécurité et ne pas éprouver d'autres tourments spirituels sur le mystère de Dieu, la destinée de sa vie, la profondeur de la vérité et les problèmes religieux. L'assurance d'appartenir à l'Eglise catholique conduirait à la paresse spirituelle, à l'illusion de connaître et de posséder tout ce qui concerne la religion, dans un immobilisme facilement enclin au formalisme et au dogmatisme. Le catholique, dit-on, n'étudie pas, il ne cherche pas, il ne souffre pas, il n'éprouve pas le sublime tourment du doute, de la recherche, du mouvement spirituel continuel. Ulysse, qui veut « connaître le monde, les vices et la valeur des hommes » (DANTE, inf. 26) n'est-il pas plus grand que la tranquille Pénélope ?

» Il ne faut pas se laisser abuser par de faciles clichés de ce genre. Qu'il Nous suffise de dire que la sécurité de la foi garantie par l'Eglise ne doit pas rendre l'esprit inerte pour ce qui est de la recherche et de l'approfondissement de la vérité que la foi nous fait percevoir. Ceci pour deux motifs : d'abord parce que les vérités de la foi n'étant pas évidentes d'elles-mêmes, mais acceptées à cause de l'autorité de Dieu qui les révèle, et accueillies par nous moyennant un acte de volonté, elles exigent un exercice continuel de l'âme croyante pour maintenir l'acte de foi vivant et sincère ; et cela vaut aussi bien pour le fidèle savant et contemplatif qui exerce et adapte ses facultés pour mieux les habiliter à l'acte de foi, que pour l'homme moderne, dont la formation mentale le porte non pas à croire, mais à voir et à savoir par la voie de l'évidence et des preuves rationnelles. Et ensuite parce que les vérités de la foi sont des abîmes que nous n'aurons jamais fini d'explorer.

» Ce sera toujours un devoir que d'approfondir la connaissance de ce que la foi nous présente d'une façon obscure, implicite, initiale ; devoir d'autant plus urgent et d'autant plus agréable que nous ne partons pas de l'incertitude et que nous ne cheminons pas sans direction et sans guide, que nous sommes continuellement prêts à répondre à l'exhortation de l'apôtre Paul qui veut que « nous grandissions dans la connaissance de Dieu » (*Col* 1, 10) et de l'apôtre Pierre qui nous répète les mêmes paroles : « Croissez dans la connaissance de Dieu ». Nous pourrions ajouter une troisième considération : « La foi est la garantie des biens qu'on espère » (*He* 11, 1). C'est-à-dire qu'elle est toute tendue vers une révélation prochaine, rendue vigilante par une attente continuelle eschatologique ; et si vraiment elle est reçue dans l'esprit du fidèle, elle l'oblige à une attitude d'attente incessante et de recherche sans répit » [10].

En outre, la foi nous engage à témoigner : « Le devoir de témoigner de sa foi est l'une des prescriptions et des exhortations que le Concile proclame et répète fréquemment... La foi du chrétien ne doit pas seulement croire, mais se manifester ; elle doit s'efforcer de devenir exemplaire, communicative, de s'exprimer par ce que nous appelons aujourd'hui à juste titre témoignage ». Et la première forme de témoignage est celle d'une « vie vraiment chrétienne » : c'est là « une chose évidente mais grande. Parce que témoigner au Christ par sa propre vie, cela veut dire avant tout adhérer pleinement à sa Parole et à son Eglise (...). Le témoignage exige une cohérence entre la pensée et l'action, entre la foi et les œuvres. Il s'agit du témoignage de notre propre conduite, c'est-à-dire du style, de la forme et des principes particuliers que le chrétien donne à sa façon de juger et d'agir. On doit voir que quelqu'un est chrétien à la façon dont il vit, même avant de l'avoir entendu (...). Sa vie doit apparaître conçue selon la formule vraie, bonne, honnête et heureuse, celle du Christ. Celui qui estimerait devoir cacher sa personnalité chrétienne par égard pour le

10. Audience gén. du 7 déc. 1966 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 8 déc. 1966 ; tr. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1486 (15 janv. 1967) col. 119-121.

milieu profane où il vit, céderait au respect humain, de vieille mémoire, et mériterait le reproche du Seigneur (...). La foi exige d'être professée. Egalement sous l'aspect de ses rapports avec l'activité pratique de celui qui la possède, on voit que la foi ne reste pas inerte et statique, mais principe de vie morale ». Mais « saint Paul ne dit-il pas que nous sommes sauvés par grâce, par la foi, don de Dieu, et non par nos œuvres ? (cfr *Ep* 2, 8-9; *Rm* 3, 24-25). Le sens de la doctrine capitale de l'apôtre est bien clair... les œuvres, c'est-à-dire les prescriptions de la loi mosaïque, ne suffisent pas pour nous sauver ; ainsi nos vertus purement humaines ne suffiraient pas à nous mériter le salut éternel. Mais cela ne signifie pas que la foi sans les œuvres de bien (cfr *Jc* 2, 20) suffise pour être sauvé ; ces œuvres sont requises tant comme prédisposition à la lumière de la foi — « celui qui agit dans la vérité vient à la lumière, dit le Seigneur » (*Jn* 3, 21) — que comme conséquence et comme exigence de la vie nouvelle engendrée en nous par la foi et la grâce. C'est pourquoi le Concile, lorsqu'il exalte la vocation à la sainteté de tous les fidèles, sanctifiés par le baptême, rappelle avec force : « Cette sanctification qu'ils ont reçue (dans le baptême de la foi), il leur faut donc (aux disciples du Christ), avec la grâce de Dieu, la conserver et l'achever par leur vie » (*Lumen gentium*, 40). Et ainsi se trouve confirmée la doctrine du Concile de Trente qui a dû faire tant d'affirmations sur cet aspect essentiel de la vie chrétienne, en reconnaissant toutefois lui aussi, en conclusion, que la cause première de notre salut est Dieu « dont la bonté à l'égard de tous les hommes est si grande qu'il veut que soient considérés comme leurs mérites ses propres dons » (DENZ. - SCHÖN., 1548 ; cfr S. THOMAS, I^a II^ae, q. 113).

» Du reste, cela va de soi ; le bon sens a sa théologie : un chrétien authentique doit être un honnête homme. L'engagement envers Dieu exige un engagement d'honnêteté absolue. Rien ne discrédite autant la religion que le fait de la dissocier des vertus morales. Jésus lui-même a eu des paroles d'une sévérité implacable pour le pharisaïsme, c'est-à-dire la profession officielle et méticuleuse d'une religiosité extérieure et formelle qui ne s'accompagne pas des vertus morales fondamentales : « la justice, la miséricorde et la bonne foi » (*Mt* 23, 23) [11].

Sans doute, le 2e Concile du Vatican « n'a pas laissé à proprement parler un vrai traité sur la foi, comme l'ont fait d'autres Conciles » (le Pape cite le 2e Concile d'Orange, celui de Trente, le premier Concile du Vatican). Pourquoi, « alors que celle-ci est toujours au centre de la controverse et de la vie religieuse ? Ici, il faut bien faire attention. Certains ont fait un lien entre cette soi-disant omission et l'un des points du programme du récent Concile œcuménique, à savoir : ne pas donner de nouvelles définitions dogmatiques ; ce qui a induit certains à se demander si les définitions dogmatiques n'étaient pas des formes dépassées de l'enseignement catholique, et si alors le Concile ne pouvait pas être considéré comme une libération des dogmes anciens et des anathèmes qui y étaient attachés. La foi, affirme-t-on, n'est pas le dogme pris à la lettre. Celui-ci consiste en des formules fixes qui tentent de définir et de renfermer des vérités immenses, ineffables et inépuisables. Et cela est juste. Saint Thomas lui-même nous enseigne que l'acte de foi a pour terme non pas les formules qui l'exposent, mais la réalité à laquelle se réfèrent ces formules ; mais non sans une vision intégrale de cette doctrine (cfr II^a II^ae, 1, 2, ad 2). On fait observer en outre que la foi est une vertu qui nous est donnée par l'Esprit Saint. Il semblerait donc qu'aucun intermédiaire ne doive lui imposer une discipline particulière ; de sorte qu'on ne verrait pas quel rôle pourrait revenir à un

---

11. Audience gén. du 14 déc. 1966 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 15 déc. 1966 ; trad. fr. dans *La Doc. cath., ibid.*, col. 121-123.

magistère qui la définit et la maintient sous tutelle. La foi devrait donc être libre de tous liens extérieurs, la conscience étant l'instrument interne permettant de la déchiffrer ; les hommes pourraient ainsi s'en faire des conceptions différentes et lui donner des contenus différents.

» Nous ne voulons pas penser que l'on veuille en venir à ces conclusions, sinon la foi resterait sans « symboles » pour la définir et l'exprimer ; elle resterait sans catéchèse univoque et faisant autorité ; elle ne serait plus une source d'union (*una fides*), mais une source de divisions ; elle ne serait plus guidée, comme l'a voulu le Christ, par un magistère incontestable qui veille sur ses expressions, diffuse son enseignement, défend son intégrité à laquelle les fidèles s'alimentent et dont nous avons le devoir de témoigner.

» Nous voulons plutôt faire observer que, si le Concile ne traite pas expressément de la foi, il en parle cependant à chaque page, il reconnaît son caractère vital et surnaturel, il la suppose intègre et forte, et c'est sur elle qu'il construit sa doctrine » [12].

Mais la foi qui fonde l'existence chrétienne est une connaissance obscure : les crucifix voilés du temps de la Passion sont pour le Pape l'occasion de souligner cet aspect : « Le Christ se cache, il cache spécialement sa divinité, à cause de l'opposition des hommes de son temps — et du nôtre aussi, nous pouvons bien le dire, — à sa présence, à sa révélation. Jean l'Evangéliste, qui nous a laissé quelques traits de la polémique de plus en plus violente et hostile contre Jésus et qui aboutit à sa mort, dit que Jésus s'est soustrait plus d'une fois à ses adversaires et qu'il s'est caché : « *Abscondit se ab eis* » (*Jn* 8, 59 ; 12, 36 ; 7, 10). Jésus caché accuse notre aveuglement, notre mauvaise foi, notre tendance instinctive à nier l'intervention de Dieu dans nos vicissitudes humaines, intervention de surcroît extrêmement aimante et donc extrêmement obligeante. Nous sommes ainsi avertis du choix que nous faisons, celui des ténèbres. « La lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière » (*Jn* 3, 19). C'est le drame de la nuit sur le monde des âmes, qui se tisse dans le déroulement de l'histoire du salut et qui, symbolisé d'une façon sensible dans la liturgie, réveille dans les esprits vigilants le désir de la lumière. » Mais cette possibilité de méconnaissance tient à la nature même de la révélation : « Nous devons saisir, ou plutôt reconnaître l'art mystérieux avec lequel Dieu s'est révélé au monde, avec lequel le Fils de Dieu fait homme s'est fait connaître des hommes (...). La révélation chrétienne ne se présente pas sous des aspects parfaitement reconnaissables et directement proportionnés à nos sens et à notre raison ; elle se présente à son plan supérieur, dans la personne de Jésus, dans sa parole, et elle doit être acceptée par la foi, elle doit être crue. Elle doit être non seulement connue, mais accueillie dans un acte vital et total de l'esprit et du cœur, parce que c'est lui, le Christ, qui l'annonce ; parce que lui seul, comme l'a dit saint Pierre après l'incompréhensible discours de Capharnaüm annonçant l'Eucharistie, a « les paroles de la vie éternelle » (*Jn* 6, 68).

Cela signifie que la foi, pour celui qui se place sur le plan de la logique rationnelle, de la démonstration scientifique, apparaît obscure. Nous, les hommes d'aujourd'hui, nous devons nous rendre compte de cet aspect de la foi qui pose tant de problèmes. Et nous comprendrons alors pourquoi l'obscurité de la foi fait objection pour l'homme qui raisonne : la foi manque d'évidence ; elle présente des vérités cachées et voilées comme les images saintes en ce temps liturgique. Maintenant, dit saint Paul, nous voyons « *per speculum, in aenigmate* » dans un miroir, d'une manière confuse (*1 Co* 13, 12) ; et saint Augustin ne craint

---

12. Audience gén. du 8 mars 1967 : texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 9 mars 1967 ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1492 (16 avr. 1967) col. 713-716.

pas d'affirmer que la foi consiste à *« credere quod non vides »*, à croire ce qui n'est pas manifeste (*In Joan.*, tract. 40, 9 ; P.L. XXXV, 1690). Et cela s'explique par les limites propres de l'esprit humain (cfr *S. Th.*, I^a II^ae, 47, 3), par le fait que les vérités à croire ne nous sont pas présentées directement, ni à la lumière de l'évidence. Cela s'explique enfin par la profondeur inaccessible des réalités divines auxquelles la foi nous permet d'accéder. Et nous devons nous rappeler qu'entre la venue du Christ sur la scène évangélique et son dernier avènement à la fin du monde, notre vie religieuse se réalise par la voie sacramentelle, et non pas par la voie de l'expérience directe ». « Cet aspect obscur de la foi, conclut le Pape, a des conséquences extrêmement importantes pour notre vie religieuse. La première, c'est que nous sommes obligés de chercher » ; et « en second lieu : si la foi est obscure, elle est libre » — et par là même, méritoire[13]. Le Pape se propose de revenir encore sur ce sujet de la foi.

« Vocation »

Signalons encore deux autres questions abordées par Paul VI : la « vocation », et la vie religieuse.

S'adressant aux délégués des épiscopats européens pour les vocations[14], le Pape a développé « quelques points relatifs à la psychologie des jeunes qui ont entendu l'appel au sacerdoce », et, corrélativement, « les secours qui disposent les âmes des adolescents à entendre la parole de Dieu ». En premier lieu, il souligne la nécessité « d'une éducation perspicace qui forme à garder certains moments de silence et de recueillement, particulièrement l'examen de conscience, l'action de grâces après la communion, ou la méditation à des moments déterminés. C'est particulièrement à ces moments-là que les adolescents s'unissent à Dieu dans la prière et s'entretiennent filialement avec lui, tandis que Dieu leur révèle progressivement ses attentes et ses desseins mystérieux ». Ensuite, la nécessité de « se familiariser avec la parole de Dieu contenue dans la Sainte Ecriture. Cela pourra se faire d'une excellente manière en suivant les principes de la formation « active », en usage aujourd'hui, qui requiert la collaboration mutuelle des maîtres et des élèves. C'est ainsi qu'après avoir lu et expliqué certains passages de l'Evangile, les adolescents perçoivent l'élévation et la puissance sacrée des paroles du Christ et s'interrogent d'eux-mêmes sur la vie et les gestes du divin Sauveur ». « Une autre manière pour les jeunes d'entendre la voix de Dieu, c'est de connaître par expérience la vie active de l'Eglise. Aussi tous ceux qui se consacrent aux vocations ecclésiastiques doivent-ils avoir particulièrement à cœur de faire connaître aux jeunes les besoins des ouvriers de l'Evangile, les souffrances des pauvres, la situation des communautés chrétiennes dont la vie religieuse est particulièrement exemplaire, ou encore les séminaires où grandissent les adolescents qui sont l'espoir de l'Eglise. Ces jeunes doivent également exercer certains apostolats, pour qu'ils sachent quelles sont leurs capacités sur ce point. Ils doivent particulièrement dès le jeune âge être habitués à participer activement aux cérémonies liturgiques, car rien n'incite plus à la piété que la familiarité avec les mystères sacrés, qui donnent aux jeunes un profond sens du sacré et suscitent en eux le désir de marcher sur les traces du Christ Notre-Seigneur.

» Enfin, pour que la vocation ecclésiastique éclose, il est souverainement nécessaire que les adolescents aient l'occasion d'approcher et d'entendre ceux-là

---

13. Audience gén. du 15 mars 1967 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 16 mars 1967 ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, *ibid.*, col. 717-719.

14. Allocution du 3 décembre 1966 ; texte lat. dans *L'Oss. Rom.* du 4 déc. 1966 ; tr. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1485 (1er janv. 1967) col. 7-10.

même qui enseignent la parole de Dieu, c'est-à-dire tel ou tel prêtre ayant une vie droite et un jugement sûr, qui saura écouter paternellement les secrets de leur cœur, et sera auprès d'eux comme un maître, un guide, un ami. La plupart du temps, en effet, la vocation sacerdotale ne se manifeste pas spontanément, mais il faut la chercher comme la pierre précieuse de l'Evangile qui est enfouie dans le champ. Car Dieu, qui se réserve d'appeler ceux qu'il a choisis, fait cependant appel à la coopération des prêtres pour que les jeunes soient sensibles à l'action de la grâce et conduisent à maturité le germe divin qui a été déposé dans leurs âmes. C'est pourquoi les vocations doivent toujours pouvoir bénéficier de la conversation amicale avec un prêtre, de ses conseils paternels, et surtout de sa direction spirituelle, et cela en respectant comme il se doit tant l'action de Dieu que la liberté du candidat au sacerdoce. » Le Pape conclut en affirmant avec force que Dieu n'appelle pas moins de jeunes aujourd'hui que jadis — car « jamais et nulle part on ne doit penser que Dieu ne veille pas sur les besoins de son Eglise ».

Dans son « Message pour la Journée des vocations » [15], Paul VI souligne l'importance pour l'Eglise de ce « phénomène spirituel » que constitue l'appel au don total d'une vie « à l'unique et souverain amour », phénomène « dans lequel se manifestent les virtualités les plus précieuses d'une âme et où la grâce de l'Esprit Saint intervient d'une manière et en une mesure admirables ». En effet, « toute vocation au culte de Dieu et au service de l'Eglise... réalise à un degré éminent l'épanouissement du royaume de Dieu dans le monde tant ecclésial que profane ; elle est un signe de la présence de l'amour qui vient d'en haut ; elle est un début de dialogue entre le Christ vivant et le peuple — famille, paroisse, diocèse — au sein duquel est appelé l'élu. L'Eglise y attache du prix car elle « ne vit pas sans ministres. L'évangélisation a besoin d'eux ». Or tous ces hommes sont « des volontaires », l'Eglise « envoie des hommes libres », pauvres, généreux, « qui donnent tout au Christ ». Ces volontaires, leur nombre diminue, observe le Pape, mais en même temps, « souvent la qualité des vocations supplée à leur nombre : il vient des jeunes déjà conscients et des hommes mûrs, qui savent ce qu'ils choisissent ». Malgré cela, « le nombre des vocations est trop insuffisant par rapport aux nécessités — Nous dirons même aux possibilités — du ministère. Telle ou telle communauté de fidèles nous semble parfois trop insensible au problème du recrutement et de la formation du clergé pour que s'apaise Notre cœur. Nous voudrions demander avec discrétion, mais d'un cœur ouvert, au seuil de tant de familles chrétiennes : avez-vous des vocations parmi vos enfants ? Nous voudrions aller à chaque curé, à chaque maître spirituel, et leur demander : êtes-vous vigilants pour découvrir les signes d'un appel divin parmi les personnes confiées à votre ministère ? Nous voudrions remercier et encourager les supérieurs et les professeurs de nos séminaires, et leur dire le mérite de tant de sollicitude. Mais aussi Nous voudrions, comme les messagers de la parabole de l'Evangile, aller sur les routes et demander, surtout aux jeunes : savez-vous que le Christ a besoin de vous ? Savez-vous que son appel est pour les forts, pour ceux qui ne veulent pas admettre la médiocrité et la lâcheté de la vie confortable et insignifiante ; qu'il est pour ceux qui conservent encore le sens de l'Evangile et sentent le devoir de régénérer la vie de l'Eglise en payant de leur personne et en portant leur croix ?

Qui sait si Notre cri sera entendu ? »

---

15. En date du 5 mars 1967 ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1491 (2 avril 1967) col. 577-580.

La vie religieuse

Enfin, force nous est de nous borner à mentionner brièvement quelques textes de Paul VI traitant de la vie religieuse : allocution aux supérieurs majeurs d'Italie [16], où il développe en particulier « le rapport entre la vie religieuse et le sacerdoce », tant « dans le monachisme » que « dans toutes les autres formes de la vie religieuse cléricale » ; lettre sur le cinquantenaire de la mort du P. de Foucauld [17] ; lettre adressée à un congrès de religieuses éducatrices paroissiales [18], où est mis en relief le caractère onéreux de l'adaptation requise aujourd'hui pour rendre « témoignage en pleine vie » ; allocution aux Supérieures Majeures d'Italie [19], qui observe la qualité des vocations actuelles, souligne la nécessité de l'autorité et de l'obéissance, rappelle vigoureusement que « la vie religieuse n'est pas une Eglise à part ». Citons-en un passage : « Il arrive parfois que des fidèles et des religieux soient persuadés que ces derniers se classent à part. *L'exemption juridique que le droit canon leur reconnaît, ainsi que le caractère* particulier de leurs structures et de leur spiritualité, semblent autoriser chez certains cette conception d'une catégorie à part, autonome, conception selon laquelle le monde des religieux n'est nullement solidaire de celui de la communauté ecclésiale. Cela n'exerce heureusement pas de profonde incidence sur la réalité de l'Eglise, mais cela diminue en elle le sens de son unité intérieure et l'efficacité de son activité organique, tout en privant bien souvent les religieux de l'honneur et de l'affection qui leur sont dus par tout le peuple de Dieu. » Enfin, allocution aux Supérieures générales des Congrégations religieuses féminines [20], et qui traite de « l'essentiel : le sens religieux de vos vies consacrées », la recherche d'une « perfection de l'amour divin par la voie des conseils évangéliques ». Le Pape souligne l'actualité d'un tel témoignage « dans un monde qui tend à s'affranchir des impératifs absolus et à considérer toutes les valeurs comme relatives ». La vie religieuse, quelle que soit l'activité à laquelle elle se consacre, vaut par son union à Dieu ; et dès lors, « un certain degré de vie contemplative... est inhérent à toute forme de vie religieuse ». Pour « inculquer... le primat de la contemplation », Paul VI développe alors plusieurs points : le recueillement, la liturgie, le service apostolique, la vie communautaire, le témoignage de la pauvreté, et jusqu'à l'habit religieux. Tout cela a son influence « sur la sauvegarde d'une vraie et authentique vie religieuse », telle que son témoignage « soit nettement perceptible pour l'homme d'aujourd'hui ».

(Paul TIHON, S.J.)

---

16. En date du 18 novembre 1966 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 19 nov. 1966 ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1484 (18 déc. 1966) col. 2113-2118.
17. Lettre à Mgr Mercier, évêque de Laghouat, en date du 1er déc. 1966 ; texte fr. dans *La Doc. cath., ibid.*, col. 2117-2119.
18. Lettre à la Rde M. Saint-Paul, présidente nationale de l'Union des religieuses éducatrices paroissiales de France, le 22 octobre 1966 ; texte français dans *La Doc. cath., ibid.*, col. 2127-2128.
19. Allocution du 12 janvier 1967 ; texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 13 janvier ; trad. fr. dans *La Doc. cath.*, n° 1487 (5 févr. 1967), col. 225-230.
20. Allocution du 7 mars 1967 ; texte français dans *La Doc. cath.*, n° 1491 (2 avril 1967), col. 581-584.